

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 4

Artikel: Causerie sur les abeilles
Autor: Buchwalder, Joseph
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-247796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La conclusion est qu'il existait contre Dreyfus des éléments d'accusation moraux et matériels ; les seconds consistent dans la lettre missive (le bordereau) dont l'examen par la majorité des experts aussi bien que par les témoins qui l'ont vue, présente, sauf des dissemblances volontaires, une similitude complète avec l'écriture authentique de Dreyfus.

La justice militaire a été très émue de cette publication.

Sans doute Esterhazy est un personnage peu moral et peu digne d'intérêt. Mais est-ce parce qu'il est un viveur et un triste patriote, que Dreyfus est innocent et qu'il doit le remplacer à l'Île du Diable ? Ce qui frappe, ce sont les défenseurs de Dreyfus qui se rencontrent tous parmi les juifs et les ennemis des catholiques, comme Zola, Trarieux et Loyson !

* * *

Qui n'a lu le récit de la mort tragique, dans les Alpes, du pompier Weber et du gymnaste Paul Goldberg, dont l'un était le soutien d'une mère aveugle, d'un père paralysé ; l'autre l'unique espoir de six jeunes sœurs ? Et qui a causé leur mort, là au milieu des neiges et des crevasses ? De mauvaises chaussures. Comment mauvaises ? Des talons de bottes et de souliers qui ne tenaient pas solidement. Un talon de chaque chaussure s'est détaché dans l'effort de la montée sur la glace, et les malheureux touristes, manquant soudain d'un tel point d'appui ont glissé et roulé dans les abîmes.

On a retrouvé ces deux talons ; d'après la description qu'en donne le Dr A. S., celui de Goldberg provient d'une de ces hautes bottines de cuir jaune fabriquées spécialement pour la chasse ou la montagne, largement lacées, les semelles à patins en dehors, généralement ferrées de grosses têtes de clous saillantes, demi-rondes, entaillées de rayons profonds, qui, disent les marchands, ne peuvent glisser sur l'herbe ou déraiper sur les rochers.

Quinze belles têtes de clous figurent sous ce talon massif, mais... cinq pointes de fer, rondes, courtes, droites, fines comme des épingles, avaient seules réuni le talon à la semelle.

L'effort du dernier pas sur la roche aiguë arracha ces épingles polies et l'homme fut tué.

Le talon dont l'arrachement précipita Constant Weber, le pompier, était celui du pied gauche d'une forte botte d'ouvrier, garnie de nombreux petits clous carrés, non saillants en dehors, et trop courts pour avoir été rivés en dedans. La face supérieure du talon n'avait été fixée à la semelle que par une trentaine de chevilles de bois blanc et par une seule fine et courte pointe carrée de fer. Toutes les chevilles du bord gauche ont été brisées à la fois, laissant une longue fissure déchirée sur le bord de la face supérieure et les douze chevilles du bord droit sont sorties entières de la semelle.

Ces deux talons sont du pied gauche, et ils ont chacun deux forts centimètres de hauteur.

Combien d'accidents analogues, dont la cause reste inconnue, combien de simples chutes, de fractures etc... ne sont peut-être dus qu'à une chaussure défectueuse, à un talon subitement enlevé.

On ne saurait donc trop examiner les chaussures, surtout celles destinées aux montagnards, par notre temps de plaqué et de camelotte !

De nos côtés, on soigne encore la chaussure : nos cordonniers travaillent en général consciencieusement. Du reste, dans certaines maisons à la campagne, dans les fermes surtout, on a encore l'habitude de faire venir le cordonnier chez soi, et là sous l'œil de tous, il fabrique les bons gros souliers destinés aux fils et au papa. Vieille coutume, mais sage méthode ! Nos vieilles gens savaient ce qu'ils faisaient. A ce système l'économie y gagne et la solidité du travail aussi.

Nous comptons à Porrentruy deux belles ma-

nufactures fournissant des produits sérieux et, je le sais, déjà fort appréciés. On ne saurait trop féliciter les directeurs du soin apporté à cette confection.

Il doit servir à tous, le terrible exemple de Weber et de Goldberg, enlevés à leurs familles, à la vie, dans la fleur de l'âge, pour n'avoir pas eu le talon de leurs chaussures traversé en son milieu par une de ces vis à large tête plate, prenant le cuir de semelle sous la doublure et qui ne coûte que deux sols !

Un passant.

Nous recevons une étude fort intéressante et utile à bien du monde sur Les arbres et leurs fruits. Nous en remercions l'auteur, dont nous connaissons la compétence.

Cette Chronique horticole paraîtra après la publication de la captivante Causerie sur les abeilles de M. le curé Buchwalder.

Causerie sur les abeilles

par Jos. BUCHWALDER, curé

(Suite)

Tâchons maintenant, après avoir envoyé à la ruche un peu de fumée de tabac pour maintenir les abeilles dans le respect, de la soulever et de la retourner pour apercevoir son intérieur, ou mieux, démontons une de ces ruches à rayons mobiles comme vous en aurez déjà vues aux expositions. Qu'apercevez-vous ? D'autres abeilles, semblables aux gardiennes et aux butineuses, mais qui semblent rester en repos dans leur habitation. Serient-ce des parrasseuses que nous avons sous les yeux ? Non, se sont encore des ouvrières, mais qui ont d'autres fonctions. Elles doivent, par leur agglomération et la chaleur qu'elles dégagent, contribuer à l'éclosion du couvain, c'est-à-dire de l'œuf, qui, par ses diverses transformations, deviendra la jeune abeille ; elles doivent nourrir ce couvain une fois sorti de l'œuf, en mélangeant, dans des proportions que la nature leur indique, le miel au pollen pour en faire une bouillie qu'absorbera l'insecte à sa première période ; elles doivent enfin par l'absorption d'une certaine quantité de miel et de pollen produire la cire qui sortira de leur corps, en petites lamelles pentagonales, par des ouvertures placées au-dessous du ventre, et qui, triturée par leurs mandibules, se montrera bientôt à nous sous la forme de ces beaux rayons à cellules hexagonales si régulières et si parfaites lorsque des circonstances particulières, dont nous parlerons plus bas, n'obligent pas les abeilles à les modifier. Travailler, travailler encore, travailler toujours, sauf pendant quelques semaines d'hiver où elle est plongée dans une demi-léthargie, tel est le rôle de l'ouvrière. Pour lui laisser plus de liberté, semble-t-il, Dieu l'a dispensé des soins de la reproduction. L'ouvrière en effet n'a pas de sexe ; c'est une neutre, ou pour parler plus juste, c'est une femelle avortée, qui ne peut être fécondée et ne peut donc contribuer au repeuplement de la ruche.

Qui sera chargé de ce soin ? Cette grande abeille que vous apercevez au milieu de ce groupe compact, abeille facile à reconnaître, de la forme d'une guêpe, aux pattes brunes foncées, au corselet et à l'abdomen (ventre) plus allongés et plus effilés, aux ailes plus courtes, du moins en apparence, et ne couvrant que la moitié du corps. Celle-là c'est la reine ou la mère. C'est d'elle que dépend tout l'avenir

d'une ruche, car elle seule pond les œufs qui doivent donner naissance aux abeilles. Elle seule par conséquent est la cause de la prospérité, du développement, de la faiblesse ou de la ruine d'une colonie. Est-elle jeune et féconde, le nombre des abeilles augmentera à vue d'œil et les travaux intérieurs de la ruche prendront un accroissement considérable. Sa fécondité diminue-t-elle ? le nombre des abeilles décroît. Devient-elle incapable de pondre ou meurt-elle sans avoir de remplaçante, la ruche ne tarde pas à suivre son sort.

Jadis on attribuait à la mère beaucoup de droits que l'expérience et des observations plus parfaites lui ont enlevés. En la voyant se promener sur les rayons toujours entourée d'un groupe assez nombreux d'abeilles, attentives à satisfaire chacun de ses caprices, on s'était imaginé voir en elle une reine entourée de ses courtisans. En apercevant aux jours de l'essaimage, l'essaimeur un moment éparé et dispersé venir se fixer avec empressement à la branche choisie par elle, on avait cru que la reine régnait et gouvernait. Notre siècle de révolution lui a enlevé son diadème, comme il l'a fait tomber de la tête de bien d'autres rois, et si actuellement nous appelons encore parfois cette grande abeille : reine, c'est pour nous conformer à l'usage, car son vrai nom, le seule juste, est celui de mère.

Ne vous étonnez pas pourtant des soins que les abeilles lui prodiguent. Si elles n'ont pas à exercer à son encontre les fonctions de courtisans, si elles n'ont pas d'ordres à recevoir d'elle, l'instinct leur dit que l'avenir de leur colonie dépend de leur mère et elles se montrent à son égard attentives et dévouées. La nourriture devient-elle rare dans la ruche ? c'est pour la mère que sera la dernière goutte de miel. Est-ce le moment de la ponte ? cette même nourriture lui sera servie avec abondance par des ouvrières attentives à prévenir chacun de ses désirs, à la défendre contre ses ennemis et à lui épargner tout dérangement, même pour les courses de propreté.

C'est grâce à ces soins que l'abeille mère peut déployer une telle activité dans sa ponte et arriver, quand l'espace ne fait pas défaut, à former des colonies de 80, 90 ou même 100 mille abeilles. Jadis on estimait à 100 ou à 200 le nombre d'œufs qu'elle pouvait pondre dans un jour et on regardait ce chiffre comme merveilleux. Des expériences plus récentes ont montré qu'on s'était trompé de moitié et qu'on avait encore oublié un zéro. J'ai pu voir en effet dans mes ruches quatorze rayons de couvain complètement remplis en même temps. Chacun de ces rayons contenant 5000 cellules, c'était 70.000 œufs pondus pendant 24 jours, temps requis pour le développement de l'ouvrière, comme nous le dirons. C'était donc 3.300 à 3.500 œufs déposés chaque jour dans les alvéoles. D'autres apiculteurs ont eu des mères fécondes dont la ponte a atteint 4000 œufs par jour ! Et cette assertion ne doit pas être regardée comme une fable.

L'ouvrière et la mère sont les seuls genres d'abeilles de la ruche en automne, hiver et printemps. Mais quand la ponte de la mère, faible au sortir de l'hiver, alors que les retours de froid sont à craindre et que la ruche, privée d'une partie de ses habitants, ne peut encore réchauffer et nourrir un abondant couvain, est devenue plus forte, quand les prairies, les champs, les bois se couvrent chaque jour de nouvelles plantes mellifères, voici venir un troisième genre d'habitants dans la colonie, c'est le mâle ou le faux-bourbon. Mieux encore que la mère, il est facile à reconnaître. Son corps est gros et velu, surtout vers l'extrémité de l'abdomen qui est arrondi, sa tête montre des yeux énormes se rejoignant au milieu du front, ses ailes dépassent son corps et son vol est bruyant. Enfin particularité essentielle, le mâle n'a pas de dard

comme l'ouvrière ou la mère. On peut le prendre impunément, le tenir et le froisser dans la main : Jean Balthasar (nom de bourdon) ne fera jamais le moindre mal. (A suivre).

LETTRE PATOISE

Faire-part réclame fin de siècle

(Lettre trouvée dans les archives de mon oncle)

Es Tscheuffattes, le 4 djainvrie 1878.

Aimi Antoine,

Cment y ai de nové et'annai d'mes rûmatis pai dedain les mains, y t'écris cment y peu, aivô in grayon (lai Mairie que vint de brisie le bout de note piâme) pô te faire ai savoi dou mots pai raiporté ai note Lisa.

Y prend donc lai piâme, nian mon peté bout de grayon, po te dire que lai Lisa, te sai, lai pu véye de mes baichattes, s'a airaindgie à bon an, aivô le boûbe à raison, te sai, le gros François qu'étudié po régent.

Ma fri ! ai y aivai pron longtemps qu'ai y ve-mai à l'œuvre. Suffit qu'in bé djoué, y s'i dié : « Ai fâ que tou commerce piaqueusse, lai veute ou pouent ? »... Sâ çôli, to feu fait : ai se mairiant en lai fin de cti mois, tchâin nôs airrain creuyie nos pommatte, aipeu rentrait not tscheutchlaidje qu'n'é ran bayie c't'annai. Ai fâ qu'i te diesse que lai couturière que faisaie le trôgé de not Lisa ét'aivô le panari, che bin que nôs en ain enue âtre que vint de Vatenavrie. Elle y fâ ai not Lisa, enne câle tō simpjyément, te sai, enne bienteche, cment ces boennes véyes djens di bon temps, aipeu enne rabe en lai derrière môde, te sai de ces grosses maindjes...

Lai Lisa é vinte ans à tchînze de cti mois, c'a djéate le bon cō po lai casai : qu'en dite ? Ai peu ai fâ aito qu'i te diesse qu'i ne veut pu ran aitchet-ai en ces bogres de djoués, que veniant ès foire aivo des bêtes que n'ayant pouent quaitre sous. Y seu t'aivô rudement raittraipe aivo cte grise qu'y aitcheté en lai derrire foire de Montfacon.

En djassant d'aivo le mère le dumoinne des Buiessons, ai trovai le bon paitchi qu'faisait note Lisa. Te sai, in régent !... ce n'a pouent di tot ordinaire — Tot le monde dit cment ai fâ saivaint. — ai fâdje rempiaicie, M. Poulot !... c'en â prou, hein ?

Aipré tot, respect po le mère, tchâin nos airrain tchiuai note pō, ai fâ qu'i yi enviessé enne bouenne golaie, çoli ne v'être pouent perdju, çâ po pu tai, tchâin ai serin mairiai, ai porrait erai bin veni maître d'école à v'laidge, se le mère se sevin de mon moiché de tchaie. Çâ in bon paitchi in régent... te sait... elle ne veut pouent le manquai.

Ai peu, y rebio de te dire qu' l'ai Cécile à mertchâ à to de traveye aivo no... Jaloisse cment in pou, ai case que note Lisa ai raittraipai c'ti gros François. Tot pairyè n'âce pouent tra fôt, enne baichatte quen n'âce pouent de fout chume ! Voili note Lisa, elle ne paît pouent sains ran, y ai dje botai d'enne sent, in gros tsherrai de bô, ai peu des tchôs. Ai peu, s'ai s'yi fâ âtre tchese, di porrai, ou bin di laissé, elle porrai veni le tsherri in l'hotâ : ç'n'a pouent se long.

Po moi, y seu bin content, mai fâme aito, elle â à mouën redutte. S'ai t'en sevin, te sai, ai nō demorre encoé lai Julie, que vait su dézoute ans, enne bouenne coyatte : se des fois... aivo ton bouebe... le petét Célestin... te sai, ai n'y é ran que presse, mais çâ po te dire... Te peu m'écirre in mot — au veudje bin s'airraindgie.

Tchâin te verré de nos censs, vint no bayie le bodjoué, y vorrô te faire essayie mai gintiane, enne fine distillai, t'en é sur.

Ai fâ qu'i piaqueusse, y ne serô quasi pu empoignée c'ty crôye petét bout de grayon, y djâbio de te dire aivo c'te djiment qu'i seu t'aivô raittraipe, ç'a pot tchâin an se voiron. Ai veut fayai que les paysains priénichint d'âtres meujures.... Bon le voili qu' se brise !

Ton véye aimi
DJOSSET LE MENTOU.

Récréations du dimanche

Solutions aux problèmes posés dans le N° 2 du *Pays du Dimanche* :

4. ÉNIGME.

Fusée.

5. LOGOGRIPE.

Placet, Lacet, Lac, La.

6. MÉTAGRAMME.

Moue, Roue, Boue, Joue.

Ont envoyé des solutions complètes : MM. Echo de Lucerne ; V. B. à Genève ; Very Dick à Moutier ; G. Marquis à Mervelier ; Noël à Berne ; P. L. à Fontenais.

Solutions partielles : MM. M. A. Ré Usy à Saignelégier ; Marie Gigon à Delémont ; B. Sauvain instituteur à Vernes ; Koller à Sauley ; Eureka à Glovelier ; Noenaseb, Del. ; Emma R. à Montsevelier ; E. F. Cerneaux-Crétin (Noirmont) ; Jules Vauclair fils à Fahy ; Jn B. de Graingieron.

11. LOGOGRIPE.

Sur mes sept pieds, je suis un arbre aux fruits [délicieux].

Sur six, une ville de France.

Sur cinq, l'effroi du voyageur attardé.

Sur quatre, un port d'Afrique.

Et sur deux, un métal précieux.

12. ÉNIGME.

Sur mes trois pieds, je suis un instrument ; Le touriste m'admire avec ravissement ; Le vainqueur de piquet me proclame agréable, Et pourtant le vaincu me juge détestable ; Aux insectes je livre un combat incessant, Et mon nom est celui d'un célèbre savant.

L'anagramme

consiste dans l'arrangement des lettres d'un mot de façon à constituer d'autres mots formés avec ces lettres seulement. Généralement on définit un mot en termes vages et on propose de trouver dans ce mot d'autres mots désignés vaguement. Ou bien dans une phrase ou quelques mots, on doit trouver une autre phrase ou d'autres mots, toujours avec les mêmes lettres. Exemple :

C'est un mot de quatre lettres que je propose : Une terrible maladie, voilà la chose. Mélez ces lettres, vous aurez une maison Pleine de mouvement pendant toute saison. Mélangez encore et cherchez, pas en Champagne, Car vous trouverez une ville d'Allemagne.

Rage, gare, Géra.

13. ANAGRAMME.

Qui peut dire de moi : « Je ne la connais pas ? » Des plus heureux mortels j'accompagne les pas. Mélez, je vous ferai des blessures cruelles ; En m'unissant aux fleurs je m'attache aux plus [belles].

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, 25 janvier.

Bons mots.

M. X... avait été quelque peu persécuté par les huissiers, et avait gardé contre ces honorables officiers ministériels une invincible antipathie.

Il affectait même de dire quand il venait à parler d'eux : *le huissiers*.

— Pourquoi, lui demanda un jour un ami, ne dites-vous pas comme tout le monde, les huissiers.

— Dire les *z-huissiers*, jamais ! s'écria-t-il, avec un geste d'horreur. Jamais de liaison avec ces gens-là.

Bulletin agricole et commercial

Le temps est resté doux pendant toute la semaine ; les régions du Nord ont eu quelques petites gelées matinales et des pluies, généralement peu abondantes, sont tombées dans la plupart des régions.

Cette douceur de la température est favorable aux céréales semées tardivement ; néanmoins une période de bonne gelée serait utile pour l'ameublissement des terres argileuses et pour arrêter la croissance des blés semés de bonne heure. Si la gelée ne vient pas dans le courant de ce mois, elle pourra venir trop tard et causer du dommage. Des neiges seraient reçues avec grand plaisir par les cultivateurs.

Les nouvelles des céréales en terre sont toujours très favorables. Dans certaines régions on craint que la multiplication des campagnols et autres petits rongeurs, favorisée par la douceur de l'hiver, ne soit plus tard une cause d'importants dégâts.

Cote de l'argent

Du 12 janvier 1898

Argent fin en grenailles fr. 102 le kilo.

Publications officielles

Examen de sortie des écoles. — Les parents ou tuteurs qui désirent que leurs enfants soient congédiés de l'école avant l'expiration de la neuvième année, doivent se faire inscrire à cet effet, d'ici à la fin de janvier auprès de l'inspecteur des écoles de leur arrondissement. Leur demande doit être accompagnée de l'extrait de baptême ou de l'extrait de naissance de l'enfant, puis d'un certificat du maître de l'école qu'ils ont fréquentée ainsi que de l'émolument de 1 fr. pour les frais d'examen.

Avis aux éleveurs du district de Montier. La visite des taureaux aptes à la reproduction se fera le lundi 17 à 9 h. 1/2 du matin à la gare de Montier et à 2 h. 1/2 après midi à la gare de Tavannes.

Convocations d'assemblées

Courtedoux le 16 à 12 h. 1/2 pour décider si l'on mettra au concours une place d'instituteur, si l'on reprendra un voyer et un taupier ; remplacer le secrétaire communal, statuer sur la révision du règlement des eaux et voter le règlement d'organisation.

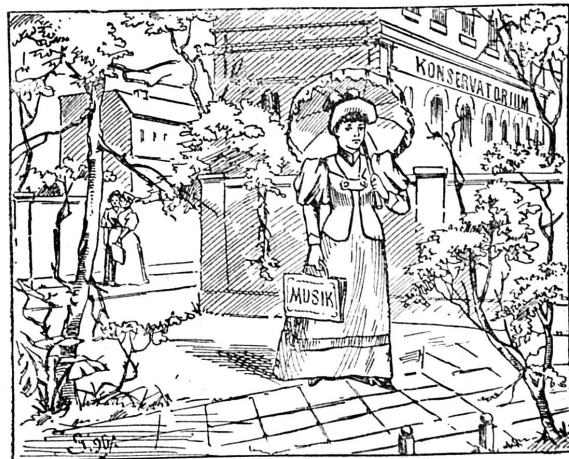
Montenol le 16 à 3 h. pour nommer le maire et discuter l'achat d'une maison.

Chevenez le 23 à midi pour voter le budget etc.

Fahy le 23 à 2 h. pour arrêter le budget, discuter le règlement sur la jouissance des bons communaux.

Porrentruy. — Assemblée bourgeoise le 16 à 10 1/2 heures.

Roche d'Or le vendredi 21 à 7 h. du soir pour décider le mode de jouissance des pâturages communaux.



Impossible de trouver les traces du cousin Jules. Où peut-il bien être allé ?